HAL
open science

Actualités italiennes et relations hispano-italiennes dans le Bellum adversus Granatenses d'Alfonso de Palencia

Alice Carette

To cite this version:

Alice Carette. Actualités italiennes et relations hispano-italiennes dans le Bellum adversus Granatenses d'Alfonso de Palencia. Alice Carette, Rafael M. Girón-Pascual, Raúl González Arévalo, Cécile Terreaux-Scotto. Italie et Espagne, entre Empire, cités et États. Construction d'histoires communes (XVe-XVIe siècles), 260, Viella, 2017, I libri di Viella, 9788867286027. hal-01927547

HAL Id: hal-01927547

https://hal.science/hal-01927547v1

Submitted on 19 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alice Carette
Université Grenoble-Alpes - ILCEA4 / CIHAM-UMR 5648

Actualités italiennes et relations hispano-italiennes dans le *Bellum adversus Granatenses* d'Alfonso de Palencia

« Dum haec in Betica geruntur, in Italia tumultus ingentes augentur »

Introduction

En 2013, Raúl González Arévalo et Daniel Baloup organisaient à Grenade un colloque consacré à la Guerre de Grenade (1482-1492) dans son contexte international. La rencontre se proposait d'examiner le conflit non plus comme le dernier épisode d'un affrontement pluriséculaire, mais en adoptant une perspective synchronique ; plusieurs des travaux présentés alors[1] s'intéressaient notamment à la Guerre de Grenade vue d'Italie.[2] Ce travail se propose d'analyser, sous un angle complémentaire, le discours sur l'Italie vue d'Espagne, dans le récit de la Guerre de Grenade – le *Bellum adversus Granatenses* – de l'humaniste castillan Alfonso de Palencia.

Comme l'a montré Robert Brian Tate, la conception palentinienne de l'histoire s'inscrit dans la ligne de l'humanisme italien. Rompant avec la tradition de la chronique de palais en castillan inaugurée par Fernán Sánchez de Valladolid, Palencia, comme son maître Alonso de Cartagena, renoue avec le latin comme langue de rédaction, mais adopte également une nouvelle manière de mettre en perspective les événements. La conception de l'histoire se caractérise en effet chez Palencia par la place et l'importance accordées, dans ses *Gesta* – pourtant « hispaniensia » –, au contexte international.[3]

Au début du livre I du *Bellum adversus Granatenses*, Palencia définit son récit comme centré sur la guerre menée par les Rois Catholiques contre les Maures de Grenade,[4] qui durera dix ans. Le récit, qui se compose de dix livres, dont le dernier est inachevé, peut être considéré comme la cinquième des décades « de son temps » écrites par Palencia, qui continue y à faire une large place aux événements européens, notamment à ceux d'Italie. En revanche, contrairement aux décades précédentes, écrites à charge contre Henri IV puis sa sœur, la jeune reine Isabelle, le dernier opus historiographique de Palencia adopte au contraire une perspective élogieuse vis-à-vis d'Isabelle, avec laquelle il est officiellement réconcilié, mais surtout de son époux Ferdinand d'Aragon, dont Palencia fait l'acteur principal de la guerre. Il écrit ainsi :

> Est autem mentis miae nunc per scribere quod coeptum fuit bellum a Fernando Castellae et Legionis atque Aragonum et Siciliae multarumque insularum rege adversus interclusos montibus et Mediterraneo mari Granatenses anno a nativitate redemptoris MCCCLXXXII, a Caesaris era M DXX Arabum DCCCVII anno octavo eiusdem regis Fernandi cum illustrissima coniuge Helisabeth.[5]

---

[1] Baloup, González, *La Guerra de Granada* (sous presse).
[2] Je pense en particulier à l'article de Nicasio Salvador Miguel, *La Conquista de Málaga* (1487). *Repercusiones* et à sa version amplifiée parue dans *e-humanista* en 2014.
[3] Palencia, *Gesta,* introducción, I, p. LVIII. Voir aussi le tout récent travail de Matías Ferrera, *Les "*Gesta non hispaniensia".
[4] Palencia, *Bellum*, fol. 1r.
[5] Ivi, f. 1v.

Contrairement à ce que laissait penser la traduction castillane de Paz y Meliá[6], qui faisait de Ferdinand et Isabelle le sujet pluriel du verbe « emprendieron », la reine de Castille – bien que seule titulaire de la Couronne de Castille et León et actrice active de la guerre – n'apparaît que sous forme de complément en toute fin d'énoncé, Ferdinand étant, dans le texte original, le seul agent. Ce fait syntaxique, nullement anecdotique, fournit un éclairage significatif sur le récit, tout à la gloire de celui qui inspirera le *Prince* de Machiavel.

Dans cette étude, je présenterai en premier lieu une synthèse de l'actualité italienne et des relations hispano-italiennes des années 1480-1489 telles qu'elles sont rapportées dans le *Bellum adversus Granatenses*, afin de souligner leur importance dans le récit et d'en dégager les principaux axes thématiques. J'analyserai ensuite successivement la manière dont ces axes – menace turque sur l'Italie, conflits entre princes italiens, interactions entre la Castille et la papauté – sont intégrés à l'ensemble du discours, afin de déterminer quelle est leur fonction et de montrer comment Palencia les met au service de son récit de la Guerre de Grenade.

1. Le *Bellum adversus Granatenses* : une chronique de l'actualité italienne ?

Juan de Mata Carriazo, dans son introduction à la *Crónica de los Reyes Católicos* de Diego de Valera, affirme que la seconde partie de cette dernière, consacrée à la guerre contre le royaume nasride, est « mucho más concret[a] y detallad[a] que el de los *Annales Belli Granatensis*, de A. De Palencia, en donde la historia general de España, y aún la de Europa, tienen más espacio que la misma guerra de Granada. ».[7] Pour nuancer et compléter cette affirmation, en nous centrant sur le récit de Palencia, précisons que, parmi les abondantes mentions des affaires européennes (dont il est, cependant, exagéré d'affirmer qu'elles occupent plus de pages que la Guerre de Grenade), celles d'Italie occupent une place plus que prépondérante, non seulement du point de vue de ses relations avec l'Espagne, mais aussi de ses conflits internes et de sa situation face à la menace turque.

Dès le livre I, on est surpris par la précision du récit de l'occupation d'Otrante, et la place de l'Italie n'est pas démentie dans la suite de la narration. Des mentions régulières de son actualité suivent en effet l'ordre chronologique, des années 1480-81, qui précèdent le début officiel de la Guerre de Grenade (1482), jusqu'à l'année 1489, qui fait l'objet du dernier livre complet de la narration, le dixième et dernier étant à peine ébauché. S'il semble paradoxal de se demander si le *Bellum* est une chronique de l'actualité italienne, on est pourtant tenté de répondre affirmativement en parcourant le récit, notamment si on le compare aux chroniques castillanes contemporaines. Ainsi, conformément à la remarque de Juan de Mata Carriazo, Diego de Valera, après avoir consacré un chapitre à la dite conjuration des Pazzi[8] et relié à cette dernière l'invasion turque d'Otrante, se consacre exclusivement au théâtre andalou de la guerre, sans plus faire aucune mention des affaires extérieures. Dans le *Memorial del reinado de los Reyes Católicos* d'Andrés Bernáldez, on trouve un chapitre sur les attaques de Rhodes et d'Otrante,[9] puis un bref chapitre sur la découverte à Rome, sous Innocent VIII, d'une relique de la croix du Christ.[10] La mention suivante du pape est située dans le chapitre CIII, consacré à 1492, donc après la prise de Grenade. Mis à part Palencia, le seul autre chroniqueur castillan à mentionner les affaires italiennes est Pulgar, qui leur

---

[6] « Mas ahora me propongo escribir la guerra que en 1482, octavo del reinado de D. Fernando, rey de Castilla, León, Aragón, Sicilia, y otras muchas islas, con su mujer, la esclarecida reina Da Isabel, emprendieron contra los granadinos […] » Palencia, *Guerra de Granada,* p. 5.

[7] Juan de Mata Carriazo y Arroquia, Crónica de los RRCC de Mosén Diego de Valera, introduction, p. CXLVI.

[8] Voir Valera, *Crónica*, p. 131.

[9] Bernáldez, *Memorial*, pp. 103-106.

[10] Ivi, p. 154.

consacre quelques brefs chapitres, sans toutefois leur accorder la même importance que son collègue. En outre, le texte de Palencia est divisé en livres correspondant à des années et non en chapitres, raison pour laquelle les affaires italiennes sont systématiquement intégrées au récit d'ensemble de chacune des années évoquées. Ne serait-ce que graphiquement, les deux manuscrits témoins montrent leur pleine intégration au corps du récit et au propos central.

Les affaires italiennes et les relations hispano-italiennes occupent environ 19% du volume total du texte. Cette proportion est certes indicative, étant donné que, à défaut de disposer pour l'heure d'une transcription complète du texte original,[11] je l'ai calculée à partir de la version numérisée de la traduction de Paz y Melià. La marge de variation par rapport au texte latin est cependant minime dans la mesure où Paz, même s'il trahit parfois la littéralité du texte, respecte en revanche rigoureusement sa structure. À titre de comparaison, l'ensemble des affaires françaises, portugaises et navarraises occupent à elles trois le même volume que les affaires italiennes.

Un premier niveau d'explication de l'importance accordée à l'actualité italienne dans le *Bellum* est l'intérêt et les liens personnels de Palencia avec l'Italie, où il a longuement séjourné et acquis une bonne partie de sa formation intellectuelle. De ce lien découle un accès direct à l'information, par le biais des contacts qu'entretient l'auteur dans la péninsule italienne. Mais nous verrons que cette prééminence s'explique également par la proximité entre l'auteur et le roi Ferdinand d'Aragon, qui est aussi celui de Sicile, et l'allié de son cousin Ferrante de Naples.

Avant d'analyser la teneur et la fonction des actualités italiennes et des relations hispano-italiennes dans le récit du *Bellum*, et de façon à pouvoir en offrir une vision panoramique, je présente ci-après un tableau synthétique des événement relatifs à l'Italie et à ses grands acteurs politiques. La première colonne est consacrée au premier thème à apparaître chronologiquement, à savoir la menace turque sur l'Italie et la Sicile, longuement illustrée par le récit de l'occupation d'Otrante. La deuxième colonne présente les relations entre les divers États de la péninsule italienne, dominées par deux protagonistes principaux, qui, de fait, sont également à la tête des deux ensembles territoriaux les plus étendus : Ferrante de Naples et les deux papes successifs, Sixte IV (jusqu'en 1484), puis Innocent VIII. La troisième colonne, enfin, relève les interactions, principalement politiques, entre l'Espagne et l'Italie, abordées par le texte, et dominées par les relations entre Ferdinand d'Aragon et la papauté.

[11] Ce travail est en cours.

	Menace Turque sur l'Italie et la Sicile	**Relations et conflits entre princes italiens**	**Influences et interventions croisées entre les deux péninsules**
Livre I (1480-1481)	Occupation d'Otrante par les Turcs (juillet 1480). Opération de reconquête dirigée par Alphonse, Prince de Capoue, fils de Ferrante de Naples. Mort opportune de Mahomet Bey (Mehmet II). Reprise d'Otrante (sept. 1481)	Passivité générale des autres princes italiens face à l'occupation d'Otrante, puis aide militaire de Florence et Gênes.	Ferdinand d'Aragon envoie une flotte castillane pour aider les Napolitains à Otrante.
Livre II (1482)		Discorde entre Naples et l'alliance Pape-Girolamo Riaro-Venise. Décadence du pape. Armée d'Alphonse de Capoue sur Rome. Roberto Malatesta (de Rimini) appuie le pape. Défaite des Napolitains, mais mort de Malatesta.	Ferrante demande la médiation de Ferdinand d'Aragon : contrariété de ce dernier, en attente de la bulle pour la Guerre de Grenade. Nomme des ambassadeurs en Italie (J. Margarit et B. de Berino). Affrontements entre galères génoises et barcelonaises.
Livre III (1483)	Garnison de l'empereur Beyazid (successeur de Mehmed II) à Salona, menaces sur la Sicile. Son frère prisonnier en France. Attaque turque de l'embouchure du Danube.	Guerre de Ferrare, assiégée par Venise, défendue par l'alliance Naples-Milan. Échec de la médiation du Pape. Troupes de R. San Severino (Venise) contre Milan. Les Napolitains attaquent Bergame, Brescia, la Dalmatie (pro-Venise). Sienne : soulèvement contre les nobles pro-napolitains, alliance avec Florence. Gênes : Paolo Campofragoso prend le pouvoir à son neveu pro-milanais Battista.	Ferdinand d'Aragon fidèle à ses alliés aux Vénitiens qui commercent avec la Sicile, malgré leur hostilité envers Naples. Alliance Ferrante-Ferdinand pour défendre la Sicile et les Pouilles contre le Turc.
Livre IV (1484)	La puissante flotte de Beyazid menace l'Italie et la Sicile.	Siège de Cerezana puis de Pietra Santa par les Florentins contre les Génois. Battista Campofragoso aidé des Milanais tente de reprendre Gênes. Luis María Sforza (milanais) se rallie à Venise contre Naples. Venise prend Galipoli. Sixte punit les nobles romains pro-Ferrante (famille Colonna) Indignation de la noblesse romaine. Mort de Sixte IV. Les Romains soulagés écrivent des satires. Corruption du pape défunt. Élection d' Innocent VIII (Gian Battista Cibo). Girolamo, impuni, se retire avec l'argent usurpé. Médiation papale : Venise rend Galipoli à Naples contre Cerezana et Pietra Santa.	Mort de l'évêque de Séville I. de Manrique. Tensions autour de la provision du siège. Sixte IV nomme le cardinal de Saint Gorges, R. Riaro. Les rois mécontents mais prudents, en attente de la bulle. Le pape exige un tiers du bénéfice de la bulle pour Girolamo puis renonce. Isabelle et Ferdinand désapprouvent la provision de Séville. Innocent nomme Rodrigo Borja évêque de Séville, en bafouant le droit de supplication. Corruption de Borja et de son fils, emprisonné par les Rois, colère des rois contre le pape. Le nonce Amerino remplace Perusino. R. Borja renonce à Séville. Le pape exige la cession d'un tiers de la bulle : Ferdinand et Isabelle protestent. Suspension de la nomination des évêques en Espagne, et des ambassadeurs de Castille à Rome. Accalmie italienne : nouvel élan de la Guerre de Grenade.
Livre V (1485)	Nécessité de la paix entre chrétiens pour décourager et vaincre le Turc. Le sultan Turc offre 80 galères au roi de Naples s'il le laisse attaquer Venise. Menaces turques sur la Sicile, mais l'armée turque est ravagée par la peste. La paix relative entre princes italiens incite les Turcs à la prudence.	Séditions des nobles napolitains contre Ferrante. Échec du siège génois de Livourne. Neutralité feinte d'Innocent dans le conflit Naples-Florence/Gênes-Venise. Soulèvement de l'Aquila contre Naples : le pape (élevé à Naples) soutient la rébellion. Fadrique, fils de Ferrante, prend la tête des rebelles napolitains. Les Vénitiens poussent Innocent à faire la guerre à Naples. Influence des cardinaux hostiles à Naples (J. de Rovere). R. Sanseverino à Rome pour protéger le pape contre l'armée d'Alfonse de Capoue allié au noble romain Virgilio Orsini. Pape critiqué par Matias de Hongrie, gendre de Ferrante. Venise: mort du Doge Mozenigo, remplacé par M. Barberigo. Décembre : fils de Sanseverino à Rome.	Ferdinand d'Aragon préoccupé par les conflits italiens (sa sœur Juana, mariée à Ferrante menacée par ses beaux-fils). Gaspar Despés vice-roi de Sicile, Melchor Sevillano commissaire. Ferdinand et Isabelle médiateurs du conflit entre Naples et la papauté. Nomment des ambassadeurs auprès d'Innocent. (I. de Mendoza, A. Geraldino, J. Gayán, J. de Messine). Ambassadeur vénitien P. Soranzano en Espagne, officiellement pour récupérer un bateau capturé, B. de Carvajal envoyé à Ferdinand par le pape pour le gagner à sa cause. Le pirate Colón prend 4 galères vénitiennes : Soranzano essaie en vain de négocier pour que les rois le condamnent publiquement. Rentre à Venise à la mort du Doge.

Livre VI (1486)		Victoire de R. Sanseverino au pont Nomentano, menace Monteredondo (fief Orsini) : médiation des frères de Virgilio auprès du pape, Alfonse de Capoue obtient l'aide de Sienne pour défendre les terres de V. Orsini. Le pape, affaibli, sollicite l'aide des Français : le cardinal Julien promet la couronne de Naples au duc de Lorraine. Préoccupation du roi de Naples. Méfiance du pape envers ses conseillers et Sanseverino qui agit par intérêt. Demande la médiation d'Iñigo de Mendoza entre lui et A. De Capoue : négociations et paix (12 aout). Départ du duc de Lorraine, mécontentement des Génois. R. Sanseverino révoqué se réfugie à Venise. Responsables de la discorde avec Naples châtiés par le pape : F. Cópula et le catalan Polo. L'Aquila revient sous l'autorité de Naples.	F. d'Aragon envoie du secours à son cousin à Rome. Recommande la prudence à ses ambassadeurs pour ne pas contrarier le pape, afin d'obtenir des provisions à son gout des sièges épiscopaux en Espagne. Envoie une ambassade au pape mais aussi des renforts à son cousin, pour aider ce dernier et éviter que le pape et les Français n'étendent leurs vues sur Naples. Attaques génoises des côtes catalanes.
Livre VII (1487)	Menace turque sur la Sicile, de courte durée : flotte Turque vaincue par le Sultan égyptien.	Reprise du conflit Florentins/ Milanais. Les Génois attaquent les Florentins qui assiégeaient Cerezanola (15 avril). Défaite des Génois. Les Florentins incendient les environs de Gênes et assiègent Cerezana, avec des renforts de Naples, Milan et Bologne. Défaite de R. Sanseverino et des Vénitiens contre une armée allemande à Trévise. Mort de Girolamo à Forli. Gênes se soumet à Milan. Marquis de Saluzzo vaincu par le roi de Savoie.	Le pape approuve la nomination de Pedro de Toledo comme évêque de Málaga. Juste avant la reddition de Málaga, le pape écrit à F. d'Aragon pour lui demander de sermonner son cousin pour avoir trahi les accords de paix, considérant que F. d'Aragon, qui a négocié la paix, est garant de son respect. Juan Galeazzo Maria Sforza écrit à Isabelle et Ferdinand : annonce de la soumission de Gênes à Milan.
Livre VIII (1488)	Nouvelles menaces turques sur Venise et Naples. Ancône, dans les territoires du pape, se place sous la protection de Matias de Hongrie. Le pape et les Vénitiens pensent que c'est le roi de Naples qui a fomenté ce rapprochement (Matias est son gendre). Mais Bezayet envoie une flotte contre le sultan d'Égypte: soulagement des Italiens du pape. Mais attaque de Malte : menaces sur la Sicile et Naples. 15 galères turques attaquent la côte d'Ancône, font des captifs et tuent. Menace du Sultan Beyacet sur Venise et Naples.	Nouvelles tensions entre princes italiens. Prodiges de mauvais augure en Italie (Venise, Padoue, Milan). Forli : Maria Catalina Galeazzo, veuve de Girolamo, prisonnière avec ses enfants. Peuple revendique l'autorité du pape. Milan envoie des renforts à la veuve, qui reprend le pouvoir. L. de Médicis suspecté d'avoir fomenté cette rébellion par vengeance. Mariage fille de Lorenzo-fils d'Innocent : nouvelle alliance Rome-Florence. Florentins mécontents contre le pape. Calabre : prodige funeste pour le roi de Naples. Gênes : Campofragoso chassé, ville sous la protection de Milan, pouvoir au noble Vieto (famille Fieschi/ Flisco).	F. de Acuña vice-roi de Sicile. Lettre des Siciliens à F. D'Aragon au sujet de la menace turque. Incertitude des Génois qui résident en Espagne.
Livre IX (1489)	Gemeth (Djem), frère de Beyazid, arrive à Rome depuis la France, en résidence surveillée. Dédaigneux envers le pape et les cardinaux.		Suspension de la Bulle, le pape exige le versement de la moitié de la décime à la Chambre Apostolique. Indignation des ambassadeurs d'I. et F. à Rome. Avarice du pape. Nomination de cardinaux, essentiellement génois. Suspension de la Bulle : moins de combattants étrangers à Grenade. Rappel : Ramón Berenguer et ses alliés génois à Almería sous Alphonse VII, qui fit cadeau du Saint Graal à ces derniers.

Dans les trois points suivants, j'analyserai de façon plus détaillée les trois axes thématiques dominants qui ressortent de ce tableau, en montrant à chaque fois quelle est leur fonction, ce qu'ils révèlent de l'orientation idéologique d'Alfonso de Palencia, et comment ils sont mis au service du récit de la « guerre contre les Maures de Grenade » entreprise par le « roi Ferdinand de Castille et León, d'Aragon et de Sicile ».

2. La menace turque sur l'Italie

L'actualité italienne fait irruption de manière massive dès le premier livre du *Bellum*, consacré aux années 1480-1481. Ainsi, après avoir énoncé les causes qui « différaient la […] guerre contre Grenade » – guerre avec le Portugal, tensions avec la France et en Catalogne –, Palencia annonce : « […] maxima insuper terribilisque novitas percullit omnium principum chrystianorum animos, quando ipsis diebus comperta est Hydrunti occupatio ».[12]

Il consacre ensuite à l'occupation d'Otrante trois feuillets – sur les sept que compte le Livre I dans le manuscrit 1627 de la BNE –, contre quelques lignes à peine pour la guerre contre le Portugal. Palencia rapporte de manière détaillée la violence de l'attaque et le sort des Chrétiens massacrés et capturés ; il évoque également les menaces qui pèsent sur la Sicile, en situation de faiblesse et tributaire de son roi, Ferdinand d'Aragon, pour s'armer, ainsi que les difficultés des ambassadeurs siciliens à naviguer jusqu'en Espagne. Le récit souligne par ailleurs la passivité des princes italiens, qui, bien que menacés eux aussi, refusent d'apporter leur aide à Naples,[13] se satisfaisant même de la vengeance contre le royaume que représente pour eux l'attaque et la prise d'Otrante par les Turcs.[14] Tandis qu'Alphonse de Capoue, fils de Ferrante, part à la reconquête de la cité, le seul à envoyer des renforts est Ferdinand d'Aragon, qui prépare une flotte « dès la nouvelle de l'occupation d'Otrante »,[15] et envoie des armes aux Siciliens. Malgré l'aide de navires siciliens et l'envoi, tardif, d'une flotte florentine, la situation semble désespérée pour les Chrétiens, lorsqu'elle est brutalement inversée par la mort de Mahomet Bey, qui, après avoir fait échouer l'attaque de Rhodes, divise les occupants d'Otrante, permettant finalement son retour entre les mains des Chrétiens.

Face à la faible mobilisation des princes italiens, l'aide de Ferdinand d'Aragon est l'un des fils directeurs du récit. Si les renforts espagnols arrivent finalement trop tard, l'envoi de la flotte castillane constitue pour Palencia une première occasion de souligner la responsabilité et l'implication de Ferdinand vis-à-vis de Naples et de la Sicile. L'arrivée tardive de sa flotte, malmenée par la peste, et la gratitude de Ferrante sont mentionnées avec une exagération visible, Palencia précisant qu'elle « serait arrivée opportunément » si la bataille n'avait pas déjà été terminée : « Gratissimum fuit Neapolitano regi patruelis Fernandi auxilium satis tempestine missus si bellum a Turco ingruisset ulterius ».[16]

L'occupation d'Otrante tient ici une place inédite dans l'historiographie hispanique. Or, contrairement à ce qui est suggéré, elle ne constitue pas à proprement parler l'une des causes qui retardent la mise en œuvre de la Guerre de Grenade, comme c'est le cas de la

---

[12] *Ibidem*, f. 2r.

[13] « Sed omnia haec futurae calamitatis indicia minime persuaserunt principibus Italorum ad auxilia Fernando regi mittenda », ivi, f. 4r.

[14] « Sed plerique potentatus Italiae uindice habere Turcos gestiebant. ». Cette explication est plus explicite chez Valera, (*Crónica,* p. 134), qui attribue à Laurent de Médicis l'initiative d'avoir sollicité et payé les Turcs pour occuper Otrante.

[15] Pulgar, *Crónica*, II, pp. 435-438. Pulgar, dans le chapitre qu'il consacre à l'aide castillane, explique surtout la réticence initiale opposée par les Basques et des Asturiens au couple royal pour envoyer leurs navires à la rescousse de Naples et de la Sicile, tout en indiquant que le Portugal a lui aussi envoyé une flotte à Otrante.

[16] Ivi, f. 5v.

guerre contre le Portugal. Le développement disproportionné de cet épisode répond donc en réalité à la volonté, d'une part, de situer la guerre castillane dans le contexte général de la lutte contre l'Islam en Méditerranée, de l'autre, de souligner le rôle de Ferdinand comme défenseur de la Chrétienté.

Du livre II au livre IX, la menace turque continue à apparaître en toile de fond, comme un péril permanent, face auquel les Italiens semblent paralysés par la terreur. Le récit évoque ainsi la crainte (« timor ») des Siciliens face à l'imminence d'une attaque de la flotte turque en 1485,[17] la terreur et l'hésitation (« terrorem trepidationemque ») qui se répandent parmi les habitants lors de l'attaque de Malte en 1488, [18] ou encore, la même année, la terreur qui domine tous les puissants italiens (« quibusuis Italiae primoribus terror imminebat »),[19] les laissant cependant passifs et impuissants (« sed uelut aegrimonia interiore affectis erat langidus futurae salutis respectus »).[20] Or, si, en Italie, la peur est du côté chrétien, sur le sol espagnol c'est en revanche Ferdinand qui inflige la peur aux Musulmans.[21] L'énergie qui le meut est telle que, contrairement aux princes italiens terrorisés, divisés et passifs, Ferdinand, bien que préoccupé, ne fait jamais preuve de peur. Il réagit au contraire aux menaces avec pragmatisme et efficacité, sans se laisser dominer par ses affects, ce qui lui permet de pourvoir utilement aux nécessités de la Sicile :

> Dum haec et alia expeditioni consentanea Cordubae parabantur nuncii frequentes classis numerossissimae ab Ottomano imperatore Turcorum illis diebus collectae non solum Italos potentatus verum etiam Fernandum regem reginamque coniugem sollertissimam perturbant, per sollicitudine cunctio fidelibus debita tum etiam quod Trinacriam forte hostis intenderet oportunius petere ut imperio augendo maxime accommodam facilius quoque occupandam dum Rex ipse Siculorum in remotissimis pertibus alias belligerandi curas suscepisset.[22]

Ce passage, révélateur de l'efficacité du roi, est également caractéristique de la manière dont l'évocation de la menace turque est insérée dans le récit. En précisant que c'est à Cordoue, en pleine préparation de leurs prochaines expéditions, que les souverains reçoivent les nouvelles de la flotte turque, Palencia souligne la manière dont l'actualité italienne s'invite, en quelque sorte, dans la Guerre de Grenade.[23]

Un autre élément significatif est la mention, dans ces lignes, de l'éloignement géographique entre l'Italie et l'Andalousie, dont les Turcs sont conscients, Ferdinand étant limité dans son action par une ubiquité impossible.

La distance est l'une des raisons qui l'obligent à régler les problèmes italiens, insulaires et continentaux, en déléguant ses pouvoirs à un vice-roi et à un commissaire – tous deux espagnols –, pour la Sicile, et à des ambassadeurs, pour l'Italie continentale. Ce choix révèle que, malgré sa préoccupation pour la Sicile et Naples, c'est bien à la guerre contre Grenade qu'il donne la priorité, et sur le terrain de laquelle il est présent physiquement, en véritable « roi de Guerre »[24]. Selon Palencia, en effet, « rien ne suffisait à freiner son ardeur à faire la guerre aux Grenadins », faisant passer le reste au second plan (« posthaberet ») à cette fin :

---

[17] Ivi, fol. 67r.
[18] *Bellum,* f. 122r.
[19] Ivi, fol 112r.
[20] *Ibidem.*
[21] Voir Carette, *Les affects dans le* Bellum adversus Granatenses.
[22] Palencia, *Bellum,* ff. 89v-90r. C'est moi qui souligne.
[23] De la même manière, les souverains reçoivent, à Murcie en 1488, la nouvelle de l'attaque de Malte, possession de Ferdinand, qui semble annoncer une attaque de la Sicile et du royaume de Naples : « Fernandus rex cum expeditidis commitibus itineris usque ad Murgim sequitur. Ibi nuncium offendit ab Siculis magistratibus missum qui sollicitudine illustrissimis coniugibus regi reginaeque adauxit prouidentis tum siculorum tum quoque aliorum insularum maris libici discriminibus qum formidolosa classis Turcorum Melitam insula fernandiane ditiones inuasiset […] », ivi, f. 121v.
[24] Voir Carette, *La représentation de la frontière de Grenade,* pp. 306-320.

> At vero nihil horum regis mentem ab ardore belligerandi adversus Granatenses revocabat, quin omnia huius negotii respectu posthaberet. Nam ad prouidendas Siciliensium simultates necessitates que illius nobilissimae insulae minacem potentiam Turci formidantis non ita ut res ipsam exposcere uidebatur prouisum erat. Ubi tota moles duorum hominum fragilibus humeris commissa fuisset. Videlicet Gasparis Despes Aragonensis, quem pro regem iam ex Hispalensi urbe in Sciliam remiserat, et Melchioris Hispalensis Siracusanae ditionis commissarii illis ipsis diebus in Siciliam profecti.[25]

La priorité accordée à Grenade sur la Sicile pourrait être reprochée au roi. Néanmoins, les situations critiques semblent se régler grâce à la providence divine, qui conforte Ferdinand dans la priorité donnée à la Guerre de Grenade, en le libérant pour lui permettre de se concentrer sur cette dernière. En effet, à chaque fois qu'une menace sur l'Italie ou sur la Sicile est annoncée, elle est levée par un retournement inattendu : dès le livre I, la mort opportune de Mahomet Bey, accompagnée d'un prodige, est présentée comme le fruit d'une intervention divine : « Subuenit uero his malis iam imminentibus deus optimus redemptor noster, cuius omnipotentia eripuit catholicum nomen ab opprobio abiectioneque turpissima ».[26] En 1483, c'est finalement l'embouchure du Danube qui est attaquée. En 1485, la peur des Siciliens s'évanouit grâce à la peste qui décime les Turcs et, en1488, la terreur des Italiens est dissipée par l'envoi puis la défaite d'une puissante flotte turque contre le sultan égyptien.[27]

Les mentions répétées de la menace turque sur la Péninsule italienne et la Sicile soulignent donc à la fois le parallèle entre la situation à Grenade, où la peur est du côté des Musulmans, et celle de l'Italie, où elle est du côté des Chrétiens. Elle mettent également en valeur Ferdinand, comme seul prince chrétien réellement désireux et capable de défendre l'Italie contre les Turcs, mais prioritairement concentré sur Grenade, avec l'aide de la providence. Le roi de Sicile et d'Aragon acquiert donc, par le traitement de la question turco-italienne, parallèle aux événements de Grenade, une dimension messianique.

3. Les conflits entre les puissances chrétiennes d'Italie

Le deuxième grand axe d'approche de l'actualité italienne, qui est le plus développé, est celui des relations complexes et conflictuelles entre les puissances italiennes. Leur traitement a de nombreux points communs, sur la forme comme sur le fond, avec la question italo-turque, à laquelle ils sont partiellement liés.

Mû par une volonté manifeste de donner une vision globale de l'actualité italienne, comme pour les royaumes ibériques – et, dans une moindre mesure, pour la France, l'Angleterre ou le Portugal –, Palencia évoque ponctuellement les événements qui se produisent à Ferrare (1483), Sienne (1483), Florence (1488), Venise (1485), Gênes (1483, 1487, 1488), l'Aquila (1485-1486), Milan ou Forli (1487-88). Néanmoins, ces villes et leurs acteurs occupent une place secondaire dans le conflit central entre le royaume de Naples et

---

[25] Palencia, *Bellum*, f. 67r.

[26] Ivi, f. 4r.

[27] « Sed timor ille qui ob famam aduenture classis turcorum Siculis incubuerat excessit, quum certiores facti sunt pestilentissimae tabis, qua infecta multitudo Turcorum dissoluere classem alias percellis agitatam coacta est […]. » Ivi, f. 67r. ; « At uero cunctos Italiae potentatus maiore quem conceperant timore leuabat nuntius quod Vayazeth imperator potentissimus numerossissimam classem in Egiptum aduersus Soldanum iam mississet ». Ivi, f. 114v.

Rome, qui sont, de fait, les entités les plus étendues et les plus puissantes. Les autres cités-états ou républiques y participent par de complexes jeux d'alliances : Venise et Gênes sont du côté du Pape, tandis que Florence et Milan sont alliées à Naples. Un premier retournement se produit en 1487, avec la soumission de Gênes à Milan, puis un deuxième en 1488, avec l'union entre la fille du Florentin Laurent de Médicis et le fils naturel d'Innocent VIII. Ferdinand d'Aragon, quant à lui, entretient des liens privilégiés avec le royaume de son cousin Ferrante de Naples, auquel il envoie des renforts à diverses reprises. C'est donc essentiellement à travers le prisme des intérêts, des succès et des revers napolitains que Palencia relate, analyse et juge l'actualité de la péninsule italienne, en raison de ses liens étroits (« fœdus permanens »)[28] avec la Couronne aragonaise.

Ferdinand, Isabelle, et les affaires italiennes

Comme pour la question italo-turque, d'abord, les évocations des affaires italiennes sont systématiquement précédées de justifications rhétoriques qui relèvent d'une conception revendiquée du métier d'historien par Palencia : ainsi, en évoquant le siège de Rome par Alphonse de Capoue et ses alliés Orsini, l'auteur expose à la première personne la nécessité d'une telle digression, en raison du caractère global du conflit, qui oblige Ferdinand, entre autres princes, à envoyer des renforts au camp qu'il soutient :

> Cogor itaque institutantis in annalibus inferere narrationem eorumque gesta sunt circum moenia Romae quando bellum pontificis Innocentii compliciumque populorum adversus Neapolitanum regem quum plaerosque urbis principes tum maxime Fernandum Castellae Aragonumque & Siciliae regem solicitauerat uehementer ad federam patrueli opem[29].

L'historien insiste également sur la simultanéité entre les événements des deux péninsules, qui cohabitent à plusieurs reprises, sous forme de complément circonstanciel, dans une même phrase, comme ici : « Interea Fernandus Castellae et Legionis rex dum negotio Granatensi implicitus operam impendebat assiduam, legatos missit ad pontificem caeterosque Italiae potentatus ».[30] La mise en avant du parallélisme des événements favorise une lecture globale de l'histoire en cours, ce qui n'est pas le cas de la chronique de Pulgar, dans laquelle aucun lien entre les événements des deux péninsules n'est établi. Cette démarche souligne par ailleurs la capacité du couple royal à agir sur plusieurs fronts à la fois, sans jamais faiblir dans leur effort (« assiduam », « studebant ») sur le front grenadin. La plupart du temps, en réalité, il ne s'agit pas tant pour l'historien de justifier sa vision globale de l'histoire, que de souligner l'attention et la préoccupation que suscite l'actualité italienne chez Ferdinand et aussi, parfois, chez son épouse, comme si leurs intérêts en dépendaient (« ac si in qualibet nouitate summa propriae utilitatis inesset »)[31]. Cette attention, exprimée ci-dessous par l'expression « intendebant aures » s'explique, selon l'auteur, par l'influence des affaires italiennes sur celles de la Castille (en particulier la Guerre de Grenade), exposée dans le livre IV :

> Coeterum quia Castellanae uel commodum vel incommodum ex pace aut ex bello Italorum illis maxime diebus prodire noscebatur, ipsi coniuges illustrissimi solicite intendebant aures nouitatibus quae inter duos potentes Italiae populos insurrexerant.[32]

---

[28] Ivi, ff. 38r-38v.
[29] Palencia, *Bellum,* f. 75r.
[30] Ivi, ff. 96v-97r. De même, en plein siège de Málaga, Palencia écrit : « At vero Fernandus Castellae Aragoniae atque Siciliaque ulterioris rex praeclarissimus illustrissimaque uxor Helisabeth regina postquam prouisum satis rebus Sicanis censuerunt foelicem exitum cupientes partenopeio regi dum taxat illis diebus studebant expugnationi Malacensi ». Ivi, f. 85r.
[31] *Ibidem*.
[32] Ivi, f. 54r.

Une telle attention est notamment liée au fait que ces luttes intestines viennent s'ajouter à la menace turque, et que le royaume de Naples est en première ligne sur les deux fronts.[33]

La critique des papes

Si le regard de Palencia sur l'Italie est fortement orienté par son parti-pris pro-napolitain, il ne se départit pas de sa liberté de ton, n'hésitant pas à épingler les défauts de Ferrante.[34] Les ennemis de Naples, en revanche, sont systématiquement critiqués (le général vénitien Roberto San Severino fait figure de calculateur intéressé, et le second fils de Ferrante, qui prend la tête des barons napolitains, de traître). Mais les acteurs de la vie politique italienne les plus critiqués sont les deux papes successifs, Sixte IV et Innocent VIII.

Dès le livre II, à l'occasion d'un courrier envoyé par Ferrante à Ferdinand au sujet de son conflit avec le pape, Palencia expose brièvement la situation dérivée de la conjuration des Pazzi, dont Florence a été le théâtre en 1479.[35] Pour l'auteur, la faute de la mésentente revient au comte Girolamo Riario, neveu et favori de Sixte, qui a retourné son oncle contre Ferrante au profit de Venise, où Girolamo a des intérêts.[36] Pour Ferrante, le pape exerce mal sa fonction et les princes chrétiens, dont Ferdinand, doivent le remettre sur le droit chemin : « quodsi Pontifex male consulat apostolicae sedi, pariter a Catholicis principibus cohercendus, ne Catholica regiligio prorsus ruat, quam pessundari compertum esset ».[37] Si Palencia critique ici le pape par le biais de Ferrante de Naples, il le fait ensuite sans intermédiaire. Ainsi, au début du livre IV, l'auteur évoque la manière dont le pape s'en prend aux nobles romains de la famille Colonna, favorables à Naples, dont l'un prend la fuite et l'autre est décapité en public.[38] Face à de tels agissements, le peuple romain, au départ favorable au pontife, lui devient hostile, et exprime sa « répugnance » devant la cruauté de Girolamo.[39] De même, Palencia se livre à une longue et dure critique de Sixte IV après avoir annoncé sa mort, et mentionne les satires évoquant les crimes commis et l'argent accumulé par Girolamo pendant son pontificat.[40]

En 1484, Innocent VIII succède à Sixte. Après avoir fait état des espoirs suscités par le nouveau pontife, Palencia change rapidement de ton pour déplorer ses mauvais choix, et les faveurs qu'il accorde à certains cardinaux alors que la papauté est ruinée.[41] Lui sont également reprochées sa neutralité feinte dans le conflit entre Naples et Venise, alors qu'il

---

[33] « Dum haec in Baetica geruntur in Italia tumultus ingentes augentur, quibus Fernandus Castellae Aragoniaeque Siciliaeque rex haud parum mentem intedebat, quum universa rei chrysticolis impendenti ob Turcorum communes inimicitias accederet causa patruelis Fernandi Regis Neapolitani bellum adversus Venetos gerentis. » Ivi, f. 45v.

[34] Palencia évoque ainsi la nature capricieuse (« libentia ») du roi de Naples, ainsi que son avarice (« avaricia ») et son incapacité à se faire obéir de son propre fils cadet Fadrique. Ivi, ff. 72v-73r.

[35] Pulgar donne de cet épisode un récit détaillé.

[36] Voir Palencia, *Bellum*, f. 14v.

[37] *Ibidem.*

[38] Ivi, f. 46r.

[39] « […] qui estsi primum impetum ostentarint menti pontificis consentaneum, diram tamen saeuitiam nutu comitis Hieronimi perpetratam detestabantur », *ibidem*.

[40] « Satyrae insuper a disertis adolescentibus aeditae sunt, quae male actam in pontificatu vitam Sixti improbarunt, ne delicta tamdiu in contumeliam dignitatis pontificiae perpetrata filerentur. In eis nefarii excessus fratris Petri cardinalis Sancti Sixti et crimina Hieronimi eiusdem Cardinalis germani fratris referebantur […] », Ivi, ff. 47v-48r.

[41] « At Pontifex Innocentius maxima aegestate laborans illam priorum dierum pacationem adeo magni fecit, ut potentioribus collegii cardinalibus ampliores concederet redditus.», *ibidem,* f. 48r.

soutient en réalité la seconde,[42] ainsi que sa prise de position en faveur des rebelles de l'Aquila, alors qu'il a été élevé à la cour de Naples.[43]

La critique du Pape, qui contribue à renforcer la légitimation de Ferdinand en Italie, ne se limite pas à la scène italienne. Elle se compose en effet d'un deuxième volet, celui de l'action papale en Espagne, qui sera traitée dans le point suivant.

Ferdinand de Castille, pacificateur de l'Italie

Comme le suggèrent les remarques précédentes, les affaires italiennes ne constituent pas un enjeu en elles-mêmes, mais fournissent plutôt un angle complémentaire pour placer Ferdinand au cœur du récit, comme le montrent les épisodes dans lesquels il apparaît comme médiateur et pacificateur de l'Italie.

La première médiation de Ferdinand intervient à l'occasion de la Guerre de Ferrare (1482-1484). Ainsi, dans le livre II, à la veille du siège de Loja, le souverain reçoit une lettre de Ferrante, qui lui demande d'intervenir pour contrer la mauvaise influence de Girolamo sur son oncle. L'argumentation utilisée par Ferrante est double : il s'agit en effet de remettre le pape dans le droit chemin, non seulement par devoir envers Naples mais aussi pour limiter, de manière générale, l'abus d'autorité du pape :

> Igitur decere imprimis patruelem Fernandum Castellae Legionis Aragoniae Siciliaeque ulterioris regem id ipsum inniti, quum foedus perhemne inuicem ictum tum quoque ut absolute auctoritatis pontificiae insolentias non luat.[44]

Malgré sa réticence, Ferdinand accepte le « difficile rôle de médiateur » (« Mediatoris igitur sollertiam sibi asumpsist. »[45]) et nomme des ambassadeurs pour négocier en son nom, à savoir Joan Margarit et Bartolomé de Berino. Sollicité en vertu de son autorité morale et de sa neutralité supposée, le roi d'Aragon est cependant confronté à un double conflit d'intérêt : tout en défendant les intérêts napolitains, il doit se garder de froisser le pape, auprès duquel il a sollicité une bulle d'indulgence pour la Guerre de Grenade,[46] et préserver les Vénitiens avec lesquels il entretient des liens commerciaux étroits en Sicile.[47]

En 1486, ce sont de nouveau les ambassadeurs envoyés par Ferdinand, dont Íñigo de Mendoza, qui réussissent à négocier la paix entre Naples et le pape, ce dernier ayant sollicité leur médiation.[48] Mais c'est sans doute dans le livre VII que la vocation de Ferdinand à rassembler et pacifier l'Italie est soulignée de la manière la plus probante. Palencia fait alors état d'un courrier dans lequel le pape, mécontent de la trahison des accords de paix par Ferrante, demande des comptes au roi d'Aragon, considérant qu'en raison de son rôle dans les négociations, il est le garant de la paix italienne :

---

[42] « Unde forsitam scrupulus exiliit Innocentii animum pungens, cuius rei indicium redditur quod Innocentius qui nemini nosciturum ostentauerat, officium benignatis atque universalis concordiae caduceationem palam sumens clam per secretos callidosque negotiorum inter nuncios conspirationem Venetorum aduersus Fernandum regem Neapolitanum insinuatam libenter coepte praetulit pacationi. » Ivi, f. 72v.

[43] « […] Aquilanorum audacia palam fuit alium sibi dominum querens et adaugetur ubi detegitur Pontificis Innocentii nocens rebellium acceptatio, qui Aquilanis continuo post huiusmodi rebellionem auxilium praesidiumque contulit libens longe aliter quam Fernandus rex de ipso pontifice benemeritus putauisset, nam a prima pueritia Johannis Baptista Cibo in aula regis Alfonsim educatus a Fernando succesore diligebatur.». Ivi, f. 72v.

[44] Ivi, f. 14v.

[45] Ivi, f. 15r.

[46] Voir *infra,* 4.

[47] Voir Palencia, *Bellum*, f. 32r.

[48] Ivi, ff. 85r-85v.

> Antequam rex Malacenses debellaret, litteris Innocentii Pontificis maximi admonetur, ut patruelem Fernandum regem Neapolitanum pacta corrumpentem incuset, eo maximeque caduceator fuerit ipse rex Castellae pacationis huius utrique parti utilissima, atque fidem suam interposuerit obseruationi pactorum […].[49]

De manière plus flagrante encore pour que la menace italo-turque, la présence récurrente de l'actualité italienne dans le *Bellum* sert donc, finalement, à mettre en valeur Ferdinand, non seulement en tant que souverain chrétien d'Espagne, mais en tant que sérieux rival du pape. Palencia, en érigeant Ferdinand en sauveur de l'Italie, prépare singulièrement le terrain idéologique pour la conquête de Naples. Par ailleurs, il me semble qu'en montrant les contradictions entre les diverses obligations du roi le *Bellum* s'avère être relativement visionnaire, dans la mesure où il anticipe les problématiques d'empire auxquelles sera confronté Charles Quint quelques décennies plus tard.

4. Le rôle de la papauté en Espagne : un conflit de légitimité

Si Ferdinand est un acteur de la scène politique italienne, les papes sont également des acteurs majeurs de la vie politique espagnole. Or, si les interventions de Ferdinand en Italie apparaissent comme justifiées et approuvées par les papes eux-mêmes, les actions et interventions de ces derniers dans les territoires castillans sont présentées comme abusives et guidées par l'intérêt personnel. En effet, comme sur le terrain de la lutte contre le Turc ou celui des luttes italiennes fratricides, Ferdinand est considéré, *a fortiori*, comme plus légitime que les papes sur les questions qui concernent les territoires de sa couronne, même lorsque la papauté y est partie prenante, comme pour la provision des sièges épiscopaux ou la question de la bulle de croisade.

La provision des sièges épiscopaux

L'un des principaux terrains d'affrontement entre Ferdinand et la papauté en Espagne est la question de la provision des sièges épiscopaux, qui s'inscrit dans la longue histoire du conflit autour de la collation des bénéfices ecclésiastiques de Castille. Henri IV avait obtenu le droit de supplication, consistant en la possibilité de proposer au pape l'attribution de certains bénéfices, dont ceux des évêchés, à des personnalité de son choix. Suite à la Concorde de Ségovie, en 1475, ce droit est réactivé. Les souverains cherchent cependant à obtenir de façon ferme et définitive le droit de présentation, qui ne leur sera officiellement accordé qu'en 1486, après d'âpres négociations, pour les futurs évêchés de Grenade et des Canaries, avant d'être étendu aux diocèses américains. Il ne sera définitivement acquis pour tous les territoires des couronnes de Castille et d'Aragon qu'en 1523.[50]

La question est longuement développée dans le livre IV du *Bellum*, consacré à 1484, année de la mort de l'archevêque de Séville, Íñigo de Manrique, et de celle de Sixte IV, remplacé par Innocent VIII. Comme l'explique Palencia, la vacance du siège de Séville, hautement symbolique, suscite la convoitise générale. Alors que les rois choisissent, par prudence, de suspendre leur décision plutôt que de nommer immédiatement l'un des candidats déclarés (« satius visum mentes potentium suspensione remorari quam eorum alicui satisfacere »),[51] Sixte les devance, en octroyant le siège à son neveu Raffaele Riaro, ancien évêque de Saint Georges au Vélabre, à Rome, puis de Cuenca et de Salamanque. Cette action est immédiatement condamnée par le chroniqueur :

---

[49] Ivi, f. 108r.
[50] Voir Pérez, *Isabelle et Ferdinand*, p. 223.
[51] Palencia, *Bellum,* f. 39v.

> Sed pontifex Sixtus iam diu assuetus omnia instituta decentium prouisionum praeterire, postquam intellexit sententiam Regis atque Regina consonam dilationi, censuit agendum ut ecclesia Hispalensis, quae maximopere sedulum assiduumque pastorem expostulat, Cardinalii S. Georgii carissimo suo concederetur, neglectis veteribus institutis, quibus tenebatur secundum Regiam supplicationem prouidere.[52]

Palencia insiste ici sur le non respect des traditions qui régissent l'attribution des sièges épiscopaux par le pape, tenu de respecter la supplication royale. Le jugement est également moral, le texte évoquant le bon plaisir (« libentia ») du pontife. Devant le refus des rois, la situation reste bloquée jusqu'à la mort de Sixte, en août 1484. Au début de son mandat, Innocent VIII, après que Raffaele Riaro a renoncé à Séville, nomme Rodrigo Borja, sans respecter davantage que son prédécesseur le droit de supplication : « Rodericus Borgia in primo consistorio a Pontifice Innocentio recenter prouisus est cum neglectum regiae maiestatis, ad cuius supplicationem respicere pontifex tenebatur ».[53] La réaction des rois est d'autant plus violente que Borja est considéré comme un criminel, ce qui fait écrire à Palencia : « addidit quoque Rodericus delicta delictis.».[54] Devant l'instransigeance des souverains, qui ont emprisonné son fils Pedro Luis et placé sous séquestre ses biens dans la région de Valence, Rodrigo Borja finit par renoncer à Séville. Le pape, quant à lui, se résout à réserver le siège à la présentation des rois, de peur des conséquences qu'aurait sur son autorité la désobéissance de « si puissants souverains » (« cupidus obendientiae tantorum regum potentiam Romani pontifici semper sublimatum quum obedierint, et deprimentium si forte obedientiam aliquam diu recusauerint»).[55]

Les souverains sortent donc gagnants du bras de fer qui les oppose aux deux papes successifs, ainsi qu'à Rodrigo Borja. C'est visiblement cette victoire qui intéresse Palencia, qui, étonnamment, ne mentionne pas, ensuite, la nomination de Diego Hurtado de Mendoza, neveu du défunt cardinal du même nom, à Séville. Dans le livre VI du *Bellum*, Palencia évoque l'ambassade d'Iñigo de Mendoza auprès du Pape comme principalement destinée à médiatiser le conflit avec Naples ; elle a cependant un autre but, celui d'obtenir par anticipation pour les souverains de Castille le droit de présentation des évêques des futurs diocèses de Grenade, d'Almería et des Canaries. Cet aspect est pourtant à peine évoqué, lorsque Ferdinand recommande la prudence à ses ambassadeurs afin d'obtenir gain de cause sur la provision des évêchés : « quidem dilatio multifariam proficere posset, praefertim prouisionibus multarum sedium tunc in Hispania uacantium accomodam concessionem impetrarem ut contigit ».[56] Sur la question des provisions des sièges, Palencia semble donc donner la priorité aux épisodes conflictuels, qui lui fournissent l'occasion de démontrer l'iniquité de l'action papale en Espagne et la manière dont le roi, qui a la justice de son côté, finit par l'emporter.

La question de la bulle de croisade

Un autre terrain propice à la critique du rôle du Pape dans les affaires espagnoles est la question du financement de la guerre de Grenade. Comme le rappelle Miguel Ángel Ladero Quesada, malgré les modalités de financement innovantes expérimentées par les souverains, la guerre reste majoritairement financée par la bulle et la décime.[57] Le pape est donc, de fait, l'un des principaux acteurs économiques du conflit et les rois sont tributaires de Rome pour la mise en œuvre et la poursuite de leur entreprise. Or, si une bulle de croisade a été accordée

[52] Palencia, *Bellum*, ff. 39v-40r.
[53] Ivi, f. 48v.
[54] *Ibidem.*
[55] Ivi, f. 49v.
[56] Palencia, *Bellum*, f. 75r.
[57] Ladero Quesada, *Castilla y la conquista,* p. 312.

par Sixte IV en 1483 et renouvelée par Innocent VIII en 1485 et 1487, ni son attribution, ni son prolongement, ni même l'utilisation de l'argent qu'elle rapporte ne vont de soi.

À plusieurs reprises, en effet, les deux papes successifs soumettent la bulle à des conditions jugées inacceptables par le chroniqueur comme par les souverains. Or, la Guerre de Grenade constituant une priorité absolue, la bulle est indispensable, ce qui place parfois les souverains dans de situations embarrassantes : c'est ainsi que Ferdinand, dans l'attente de la bulle, hésite à répondre à la sollicitation de Ferrante en 1482.[58] La bulle est aussi la seule motivation qui pousse les souverains à des concessions : en 1484, malgré leur hostilité à la nomination de Raffaele Riaro à Séville, ils s'abstiennent d'entrer en conflit ouvert avec le pontife, préférant la voie de la négociation. Palencia explique alors qu'ils auraient rejeté la décision du pape plus énergiquement (« acrius repulissent »), s'ils n'avaient pas espéré obtenir la bulle d'indulgence :

> Acrius idcirco repulissent illis diebus multa Romanae curiae molimina exactionibus iniquis consentanea si spes non interdicisset impetrandae indulgentiae ad bellum adversus Granatenses gerendum, ut fideles Christi adsumptus ingentes militaris stipendii liberaliores forent.[59]

La légitimité de l'attitude royale est renforcée par l'opposition entre le lexique du péché associé au Pape (« avaricia », « solentia », « transgressio ») et celui de la droiture morale (« equitas », « rectitudo »), associé aux souverains, mais également par le fait que leur indignation est partagée par les autres princes chrétiens (« quam Sixtum solertiam caeteri catholici reges dedignabantur, praeter Castellanos »).[60] Si Ferdinand et Isabelle sont donc matériellement dépendants du pape, leur image n'en est en rien dégradée, puisqu'ils sont en situation de supériorité morale.

Alors que les renouvellements de la bulle en 1485 et 1487 ne sont pas évoqués, la question resurgit dans le livre IX : en 1489, le pape, non content de suspendre la bulle, exige en outre le versement de la moitié de la décime à la Chambre Apostolique.[61] Cette fois, le jugement des rois est validé par celui de leurs ambassadeurs à Rome, qui s'indignent de l'avarice obstinée (« avariciae pervicacia ») du pape, et opposent son exigence erronée (« perpera ») à la justice (« equitas ») de la demande royale. L'injustice de la situation est également soulignée par les mentions répétées de la pauvreté dans laquelle sont plongées les population d'Andalousie et du reste de l'Espagne en raison des sacrifices consentis, (« Intolerandae videlicet populorum tam in Betica quam ubique per Hispaniam inopia immo egestas miseranda ».)[62] Cette situation met en péril la poursuite de la guerre, d'autant que les combattants étrangers (« viri nobiles ex Germania et Gallia diuersisque orbis partibus ») accourent moins nombreux, du fait de la suspension de la bulle.[63] Néanmoins, les rois ne se laissent pas décourager, faisant de ce revers un aiguillon pour trouver des expédients : « Dum huiusmodi apud pontificem querimoniae proferebantur, et fructus inde optatus percipi posse minime sperabatur diversi mode illustrissimi coniuges inuestigabant semitas quantumquumque difficiles ad bellicum onus comportandum ».[64]

---

[58] « Piguit huiusce legationis Fernandum Castellae regem maxime, quam caeteris necessitudinibus accederet nociua illis diebus aduersus pontificiam uoluntatem, ubi penderet supplicatio instantissima ut impetraretur a pontifice indulgentia ». Ivi, ff. 14v-15r.

[59] Ivi, f. 40r.

[60] *Ibidem.*

[61] « […] Pontifex romanus per id tempus renuisset indulgentiam prorogare iam ante hac concessum impendentibus certam pro sumptibus belli huius quantitatem, necque uoluisset concedere susidii ecclesiastici licentiam nisi dimidia pecuniarum pars apostolicae camarae cederet. » Ivi, f. 133v.

[62] Ivi, f. 142r.

[63] « Et accessisset proculdubio maximus fidelium numerus si pontifex indulgentiam plenariam superioribus omnis concessam omnibus opem ferentibus non suspendisset. » Ivi, f. 145v.

[64] Ivi, f. 133v.

Le succès final du siège de Baza est présenté comme un exploit d'autant plus remarquable qu'il aurait dû être entravé par un manque de moyens dont le pape est en partie coupable. Pour Palencia, il ne fait nul doute que l'intervention divine a été déterminante dans cette victoire improbable : « Ideo nemini dubitatum quin imputent Batzensium deditionem dexterae excelsi regis. Qui sumptus maximos amplissimos quam apparatus, nullius fuisse momenti docuit. Sed ex inanitis omnibus victoriam eis uberiorem, quam unquam cogitauissent concessit ».[65]

Loin de minimiser les mérites de Ferdinand, l'aide divine consentie à Baza exprime donc encore une fois la dimension messianique du souverain, dont les mérites sont soulignés par la critique de l'action papale.

Conclusion

Comme il a été dit à propos de la guerre de Grenade elle-même[66], le *Bellum adversus Granatenses* et son utilisation des affaires italiennes révèlent, à mon sens, le caractère à la fois médiéval et moderne de l'historien Alfonso de Palencia. Médiéval, comme l'écrivait il y quelques années Rafael Peinado, pour ses croyances providentialistes.[67] Moderne, dans le sens où il fait preuve, avec une certaine avance sur ses contemporains, d'une surprenante conscience du contexte mondial dans lequel s'inscrit la Guerre de Grenade. L'importance accordée aux affaires italiennes dans le récit offre, en effet, un éclairage unique sur son contexte européen et méditerranéen. La relative modernité avec laquelle Palencia perçoit l'histoire, pensée non pas comme le récit d'événements localisés mais comme celui des interactions entre divers États, est présente dans toute l'œuvre de l'humaniste. Le traitement des affaires italiennes dans le *Bellum* relève aussi, plus largement, d'une caractéristique commune à toutes les *Gesta Hispaniensia* : la mobilisation de tous les moyens discursifs possibles – mauvaise foi comprise – au service d'un objectif idéologique qui est, ici, de démontrer le pouvoir et l'influence de Ferdinand d'Aragon dans les deux péninsules, entre lesquelles il fait le lien. Avec une ardeur similaire à celle qu'il employait à dégrader l'image d'Henri IV, Palencia se livre donc, dans ce récit, à une propagande pro-fernandine explicite. Cette dernière se fait aussi, en partie, probablement, sous le contrôle de l'intéressé, comme le font aussi, à la même époque, les ambassadeurs espagnols qui diffusent à Rome les nouvelles des victoires chrétiennes sur Grenade.[68] Menace turque à la fois constante et diffuse, vacillements du royaume de Naples sous les coups de ses ennemis du dedans et du dehors, conflits de loyauté et d'intérêt pour Ferdinand, corruption des papes qui abusent de leur prérogatives en Italie et en Espagne… Tout au long du texte, la prégnance des affaires italiennes souligne l'adversité et la complexité du contexte dans lequel est menée la Guerre de Grenade. Les affaires italiennes permettent de souligner la capacité de Ferdinand à se battre sur plusieurs fronts en même temps, sans jamais se défausser de ses responsabilités envers les territoires aragonais d'Italie. Elles montrent aussi, et surtout, sa détermination à donner la priorité à l'entreprise castillane qu'est la Guerre de Grenade. C'est cette priorité qui, à mon sens, justifie le fait que Palencia le nomme, dès le début du récit « Castellae rex », et c'est en tant que tel qu'il est aussi, pour Palencia et pour les Italiens, « Fernand[us] re[x] huius nonimis in ampliore Hispania quint[us] »,[69] à mille lieues du statut de roi consort auquel avaient prévu de le cantonner Isabelle et son entourage. Isabelle sur laquelle, au passage, et malgré leur réconciliation officielle, Palencia prend une revanche tacite, en présentant Grenade comme le cœur battant des territoires de son époux.

---

[65] Ivi, ff. 151r-151v.
[66] L'expression est de Miguel Ángel Ladero Quesada, dans *Granada, Historia de un país islámico,* p. 247.
[67] Palencia, *Guerra de Granada*, estudio preliminar, pp. XLI-XLII.
[68] Voir Rincón González, *La Difusión.*
[69] Palencia, *Bellum,* f. 1r.